



Avec ma lunette d'approche, je les ai bien examinés. (Page 607.)

## VIII

## LE LOUP PRIS AU PIÈGE.

Nous avons dit que le parc de M. Herbelin touchait à la forêt de Compiègne par un fossé couronné d'une haie en assez mauvais état.

Derrière cette clôture régnait un cordon de trappes et de pièges destinés à punir les dégâts que commettaient journellement, dans la propriété du colonel, les lièvres, les lapins et quelquefois même le gros gibier de la forêt.

Ce jour-là, Félix, accompagné d'un chien d'arrêt, était sorti dès le matin. Après avoir longtemps battu le bois sans succès notable, il revenait au logis, assez mécontent, lorsqu'en passant le long de la haie, il aperçut au fond d'une des trappes un objet qui le consola soudain du maigre résultat de sa chasse : c'était un loup d'assez belle taille, le poil rude, l'œil farouche, le museau carnassier ; éperdu, comme le sont d'ordinaire les animaux pris au piège, il tournait, virait, se dressait, s'élançait, se démenait à outrance sans parvenir à sortir de la fosse où il avait eu le malheur de se laisser choir. L'épagneul n'eût pas plus tôt flairé ce gibier redoutable qu'il poussa un plaintif hurlement, et s'enfuit à toutes pattes, la queue et les oreilles basses. Le loup, de son côté, redoubla d'efforts et se mit à bondir d'une si furieuse façon que Félix, qui s'était avancé jusqu'au bord du trou, se jeta involontairement en arrière.

— Encore cet infernal battement de cœur ! se dit le jeune chasseur avec dépit ; il est écrit que je n'aurai jamais de courage impromptu ; l'instinct de la conversation est développé chez moi d'une manière réellement odieuse et ignoble.

— La suite au prochain numéro. —

## LE CHASSEUR DE CHAMOIS \*

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

## I

Il y a quelques années, le chalet des Hauser avait encore ses habitants. On se trouvait aux premiers jours de mars, et depuis le 28 octobre le soleil n'avait point brillé dans la vallée. Une terne lumière pénétrait à peine au fond de la gorge, et les montagnes qui lui faisaient face, depuis l'Iselten-Alpp jusqu'au Wetter-Horn, étaient enveloppées d'une neige éclatante que les sapins tachaient de loin en loin. Or, voici ce qui se passait dans la chaumière, qui n'était alors éclairée que par la lueur tremblante des ramées brûlant sur l'âtre.

Auprès de la fenêtre, dont les petites vitres étaient devenues opaques sous les cristaux de glace, une jeune fille se tenait debout, appuyée au mur. Elle avait les mains jointes, la tête baissée, et toute son attitude exprimait une tristesse méditative. A ses pieds se tenait assis un jeune garçon, le front appuyé sur ses deux bras repliés. Leur dialogue venait évidemment d'aboutir à une de ces pauses de découragement pendant lesquelles chaque interlocuteur continue l'entretien avec lui-même. Pendant longtemps, on entendit dans le chalet que les rugissements sourds de la Lüttschine-Noire, qui continuait à lancer contre ses rives les blocs arrachés à la montagne, et les pétilllements du sapin, qui projetait au loin ses flammèches étincelantes. Enfin le jeune garçon saisit une des mains de la jeune fille :

— Ainsi c'est bien vrai, Fréneli ? dit-il d'un ton abattu. Tandis que je travaillais loin d'ici

avec courage, dans l'espoir de vous avoir pour femme, mère Trina vous destinait au cousin Hans ?

— C'est trop vrai, Ulrich, répondit tristement la jeune fille.

— Mais, si j'ai bien entendu, elle n'a pourtant rien dit encore ni à vous, ni à lui.

— Rien ; vous avez bien entendu.

— Alors votre grand-mère ne vous a point promise au cousin ?

— Par des paroles, non sans doute, mais par l'intention, et Hans l'a comprise sans qu'elle ait ouvert la bouche ; ils se sont expliqués en esprit.

— Reste à savoir si, en avouant à la mère-grand que votre cœur s'est tourné d'un autre côté, elle ne changera pas de projets.

Fréneli secoua la tête. — Mère Trina est aussi ferme dans sa résolution que l'Eiger sur ses racines, dit-elle, et il vous serait plus facile de déranger la montagne que de changer sa volonté.

— Même si le cousin ne la partageait point ? reprit Ulrich, dont le regard était fixé sur la jeune fille. Voyons, Fréneli, répondez-moi comme si vous aviez la main sur l'Évangile : Hans vous a-t-il quelquefois parlé d'amour ?

— Jamais ; vous savez que les paroles de Hans sont aussi rares que les pièces d'or.

— Oui, c'est un vrai chasseur de chamois. Hans a épousé la montagne ; peut-être ne veut-il point d'autre femme. Si je lui disais tout ?

Fréneli tressaillit. — Sur votre vie ! ne le faites pas, Ulrich, répliqua-t-elle précipitamment. Si Hans soupçonnait quelque chose, Dieu sait ce qui arriverait. J'aurais moins peur de voir la Lüttschine hors de son lit et emportant les bois et les prairies comme l'an passé.

— Alors vous êtes sûre qu'il vous aime, Fréneli ?

— C'est-à-dire, reprit la jeune fille avec une nuance d'amertume, qu'il m'aime comme le chamois qu'il poursuit sur les pics. Pensez-vous qu'il lui parle, et qu'il s'inquiète de son consentement ? Je suis aux yeux de Hans ce